

Sébastien Ntahongēndéra

LES MORTS QUE
L'ON TUE, LEUR
PAROLE

*Narration poétique des causes
intérieures*



Éditions
Traditions & Modernité

2023

Éditions Traditions & Modernité CP 12008
Gatineau CP de l'Hôpital, Québec J8T 0C3

<https://www.editionstm.com>

Les morts que l'on tue, leur parole. Narration poétique des causes intérieures

Illustration de la couverture: iStock, “Open market Gigega Burundi East Africa overview with buildings with corrugated metal roofs, Upload date: August 24, 2018”.

© Éditions Traditions & Modernité 2023

Tous droits réservés.

Titre : *Les morts que l'on tue, leur parole. Narration poétique des causes intérieures*

© Sébastien Ntahongēndéra

ISBN : 978-2-925061-14-4

©Éditions Traditions & Modernité 2023

Ce livre a été publié avec Boukelis :

<https://www.bookelis.com/>

©Tous droits réservés !

Du même auteur

*Quant à la vie de son cadavre : La Burundienne
d'Abidjan*, Éditions Traditions & Modernité/Éditions
Boukelis, Gatineau/Lille, 2022.

Préface

De la stylistique et de la sémantique : ou aperçu sur la forme et le fond

A la différence du poème lyrique, un poème narratif, puisque c'est de cela qu'il s'agit avec ce recueil, se caractérise par un enchaînement logique des idées, une certaine linéarité sur le plan sémantique. En fait, il s'agit d'un récit avec un début, des péripéties, un espace, un temps, des personnages, une intrigue et une fin logiquement liés comme par un fil conducteur du point de vue de la sémantique et de la syntaxe du récit. Un peu comme un voyage en tant qu'il a un point de départ, un itinéraire bien tracé et un point d'arrivée quoi !

Ainsi, avec ce recueil, j'ai voulu narrer. Or, « narrer » n'est rien moins que raconter une histoire. Et si vous voulez savourer la narrativité de mon recueil, il faut la chercher aussi bien au sein de chacun de ses textes que dans la continuité thématique qui les lient entre eux. Et comme dans tout texte qui se réclame d'une certaine poéticité, les aspects stylistique et thématique des textes de ce recueil, ou si vous voulez

leur forme et leur fond, participent, à parts plutôt concurrentielles, à la mise en exergue du sens.

Voilà pourquoi j'ai trouvé nécessaire de vous partager préalablement les considérations ci-après sur ces deux aspects avant que vous lisiez mes narrations poétiques.

Sur le plan stylistique donc, les textes de ce recueil reflètent, c'était du moins mon intention en les concevant, un certain mariage : un mariage entre la poéticité traditionnelle burundaise qui est celle de l'oralité et la poéticité conçue sur le modèle de la tradition écrite.

Ainsi, cependant que mes textes sont écrits en français, en les concevant, j'ai voulu leur donner les caractéristiques stylistiques de la poésie burundaise traditionnelle. Et comme toute poésie traditionnelle négro-africaine, ces textes se font champions du rythme. De ce point de vue, j'ai dû, le voulant ou impulsivement, écrire une poésie d'abord chantante, ensuite et par conséquent dansante. Je parie que le lecteur aura l'impression de se retrouver par moments devant un proscénium d'une danse des mots ! Et c'est une danse à la burundaise. Reflet des pas de certains genres rythmiques typiquement burundais (comme le « mutsibo » généralement avec sa mesure musicale de 3/4), la rythmicité de mes poèmes va jusqu'à se laisser influencer par celles des sacrés tambours burundais. Oui ; des tambours que l'on n'a plus à présenter surtout après le 21 novembre 2014, quand ils

ont été inscrits sur la liste du patrimoine immatériel de l'UNESCO) ; des tambours dont je suis d'ailleurs joueur initié et dont j'assume explicitement l'influence dans l'écriture de ce recueil :

Je n'ai appris à écrire qu'au rythme des tambours ; je ne sais que tambouriner la taille et les couleurs des mots (« Lettre de transmission », paragraphe 3).

La danse des mots mais aussi leur marche ! A cette marche, j'ai voulu donner une telle régularité rythmique que l'on pourrait même en battre des mesures musicales, surtout la 2/4 qui, somme toute, rappelle effectivement la cadence des pieds d'un marcheur. En tout cas, en composant certains de mes textes, je réglais leur rythmicité sur les pas d'un marcheur ; je les ai écrits en marchant comme Guillaume Apollinaire aurait écrit *Alcools* « en buvant » :

Eux marchèrent nuits et jours pendant pas moins de deux lunes jusqu'aux portes de Musigâti près de la chefferie de Managûre (« Hommage de Muja l'esclave à Sébuja son maître », strophe 10).

De façon générale, l'unité du discours, qui peut être un vers ou un verset voire tout un paragraphe, est

divisible en sous-unités rythmiques entretenant une certaine régularité musicale. Ainsi, le rythme peut être :

- Binaire :

Moi et mes pieds sous la terre, / la faim va enfin se taire.

(« Ode de mon souffle à mes pieds », strophe 3).

- Ternaire :

Je me réveille sous l'orage/des vertiges d'un automne/chaud et lourd comme les jours

(« Testament d'un nègre de Hambourg fiancé à une blonde », strophe 5).

- Quatenaire :

Des feux vifs des Mille-Collines/juchées sur les fosses communes/me parviennent les eaux vives/qui circulent dans mes veines (« Lettre de transmission », paragraphe 1).

- Continu, souvent sur la mesure musicale 4/4, exactement comme dans une marche longue, langoureuse et vagabonde, comme ici :

J'ai commencé l'essai des rimes/assis sur le sable des dunes/là où les empreintes indélébiles/des caravanes des refusés/sont témoins de ma fuite/devant les vrais

amoureux de la haine («Lettre de transmission »,
paragraphe 2).

Parfois, je me suis senti obligé d'indiquer le rythme
pour la diction de mon texte :

*Quoique sadique et tragique,
Ce qui vient n'est que musique ;
Que tambours burundais
Me tiennent compagnie !* (« Les héros de la
Guerre Mondiale Africaine, épisode 2).

Et voilà, entre autres, la structure rythmique du texte qui
suit cette injonction :

*J'ai déjà alerté mon Consul à Lausanne ;
Je vais vider des grains tous les greniers publics ;
Je vais les emballer et là-bas les envoyer,
Dans des granges en acier à l'abri des vicieux,
Détourneurs inciviques des
richesses publiques* (idem).

Toute personne ayant une bonne oreille rythmique et éprise
du rythme des tambours burundais sentirait, ici, le rythme
envoutant de ces sacrés tambours, du moins ceux dits
« amashāko » ou « tambours-rythmeurs »,

dont le temps musical entre un coup et son suivant a plus ou moins la longueur d'une croche.

Toujours sur le plan stylistique, je trouve utile de passer en revue, en tant soi peu, quelques aspects propres aux épopées.

Les épopées de ce recueil sont pratiquement au nombre de trois. L'une, « Les héros de la Guerre Mondiale Africaine », s'inspire des conflits sanglants qui ont ravagé depuis un quart de siècle et qui ravage jusqu'à l'heure où j'écris ceci le plus grand Etat du « Moyen-Orient africain », à savoir la RDC. Elle est écrite en mélange de vers, de versets, de strophes et de paragraphes.

Les deux autres s'inspirent de la poésie épique burundaise traditionnelle dont la thématique est totalement centrée sur l'apologie de la guerre et l'adoration de la vache comme je le dis dans mon mémoire de Maitrise¹. Il s'agit de « Bakana, le héros des guerres Batàre-Bêzi » et de « Hommage d'un *muja* l'esclave à *sébuja* son maître ».

Ces deux épopées sont écrites en strophes. Il faut y remarquer l'inexistence quasi-totale des signes de ponctuation. Je n'ai pas oublié de les mettre ; c'est, effectivement, la caractéristique de la diction de la poésie burundaise traditionnelle en générale et celle

¹ *Apologie de la guerre et zoolâtrie dans la poésie burundaise traditionnelle*, Mémoire de Maitrise, Université de Cocody-Abidjan, Abidjan, 2001, 197pages.

épique ou pastorale (les deux genres sont généralement entrelacés) en particulier : la ponctuation ou la pause n'interviennent, chez le diseur, que pour les besoins du souffle ; le débit est électrique et continu !

Autre caractéristique propre aux épopées burundaises, la sonorité se joue plus sur les symétries (métriques et rythmiques) que sur les allitérations soniques de type « six scies scient six cigales » :

*Il faut qu'ils prennent les douches/ leur puanteur
vous tuent les mouches /et s'ils osent faire la tête/ je
m'assois dessus et je pète/ c'est ce qui sied aux
laboureurs /qui veulent se jouer les baroudeurs
(« Bakana, le héros des guerres Batâre- Bêzi »,
épisode 20).*

Ici, on remarque les parallélismes métriques et rythmiques entretenus par « douches/mouches » ; « tête/pète » ; « *laboureurs/baroudeurs* ». Ils interviennent à des distances plus ou moins symétriques avec une certaine régularité rythmique, exactement comme dans les épopées en langue rundi !

Après l'aspect stylistique, venons-en, maintenant, à l'aspect thématique :

Du point de vue thématique, en concevant ce recueil, j'étais animé par la pulsion d'exprimer ma façon à moi de penser, de dire et de voire le panafricanisme. Je revendique un panafricanisme introspectif, progressif et prospectif. Je ne pourrais mieux m'exprimer là-dessus

qu'en empruntant les mots à la très célèbre écrivaine franco-sénégalaise Fatou Diome, que je parodie :

Quand quelqu'un a incendié votre maison, ça ne sert à rien que de passer des années à pleurnicher et à invectiver l'auteur de l'incendie, il faut, à un certain moment, finir le deuil et vous bâtir une autre maison.

Bien sûr que je pars du Burundi ; pour mieux parler de l'Afrique, il vaut mieux se placer quelque part en Afrique.

Bien sûr que j'y puise les thèmes chers à la dialectique de la société burundaise. Ainsi, dès le départ et sous forme d'un prologue, je vous plonge dans les contextes historique et sociopolitique de l'assassinat du Président burundais Ndadáyè Melchior en 1993 et de la « Guerre des Nez qui en est née ». Une guerre à la « machette nucléaire », « arme de destruction massive » qui a laissé les flammes dans la mémoire collective tūtsi ; une guerre à la « mitrailleuse aveugle », « arme de destruction rapide » qui a tourné le couteau dans les plaies mal cicatrisées de la mémoire collective hutú.

Bien sûr que je reviens, oui, sur les tragédies qui ont massacré chroniquement le Burundi, notamment les massacres de 1972 que j'attribue à un ouragan que

j'appelle « Chimel », juste une anagramme de Michel (Micōmbero) du prénom du premier Président du Burundi indépendant. Sous le règne de « Chimel » en effet, au moins 300.000 intellectuels et hommes éclairés burundais de l'ethnie hutú, donc presque 100% de la crème socioprofessionnelle hutú, se sont fait massacrer en deux mois de mai et de juin 1972!

Bien sûr que le Burundo-Allemand que je suis assume, ainsi, l'histoire qui est la sienne, celle de son pays natal et vital longtemps en proie à l'amour de la haine, aux conflits interethniques latents ou patents selon les humeurs des dirigeants de l'époque ; bien sûr que je mets mon pays qui, à un certain moment, avait « oublié d'être ma patrie », au centre de mon devoir-dire.

Bien sûr que le diplômé des Lettres Modernes de l'Université de Cocody-Abidjan que je suis revendique ses repères culturels et ses vraies sources d'inspiration poétique que, par la bouche de Bakamé, il proclame :

*« Mon pays coule dans mes peines qui circulent
dans mes veines comme la seine dans Verlaine
(« Lettre de transmission », paragraphe 1).*

Bref, bien sûr que je mets le Burundi au centre de la parole que je donne aux « morts que l'on a tués ».

Mais par-delà le Burundi, je crie les noms des

souffrances de l’Afrique, des souffrances devenues « trophée », un trophée qu’à l’issue d’un championnat qui se déroule dans les « forêts anthropophages et sur les fleuves sans ponts ni gués » remporte un coq du camp de réfugiés de Tambila :

Elle fait la réclame auprès de moi pour sa virginité de la nullité,

A moi qui n’ai ni femme ni pine ; à moi qui ai perdu même la perte ;

A moi le champion de toutes les peines ; à moi le médaillé de tous les spleens (« Les panégyriques de Rusäke, le coq locataire de Bulēnde », épisode 4).

Ces souffrances, je ne les mets pas toutes sur les dos des seuls négriers, ni sur ceux des seuls colons :

« Afrique tais-toi aujourd’hui c’est toi ; boucle les deuils et lève-toi ! » (« L’Union », dernier vers).

A travers ces poèmes, je voulais, en fin de compte, exprimer ma position par rapport au traditionnel discours autant idyllique que narcissique, ce discours mitrailleur qui n’a dans son collimateur que les seuls esclavagistes, que les seuls colons, que les seuls néo-colons, comme si nous tous africains, jusqu’aux chefs d’Etat génocidaires et pilleurs, on

était de petits saints.

J'ai, depuis longtemps, senti me titiller le devoir de mettre, à travers un livre, ces afro-narcissiques à l'école africaine de la dialectique du « dedans et du dehors », des causes « intérieures et extérieures » : « Le mur ne fend pas, l'araignée n'y entre pas (proverbe baoulé) ; « l'assassin du foyer lui vient du dedans » (proverbe burundais).

Ainsi, tout en reconnaissant et en pesant « avec leurs justes balances les affres de Berlin et de l'Atlantique » (« L'Union », épisode 3), j'invite, par ces poèmes, les Africains à rompre en visière avec cette manière de toujours expliquer le retard et le statuquo regrettables de notre continent par cette fuite-en-avant que je synthétiserais ainsi : « Parce que leurs ancêtres réels ou assimilés ont *esclavagisé* et colonisé l'Afrique, les dirigeants de Bruxelles, de Paris, de Londres etc... du 21^{ème} siècle restent quand même les seuls responsables des problèmes dont souffre l'Afrique ».

Je reste très conscient de l'hémorragie humaine qu'a subie l'Afrique et du saucissonnage de cette dernière par les Européens sur un plateau à Berlin, mais il s'impose, aujourd'hui plus que jamais, de redistribuer les responsabilités.

Remarquez que même l'évangélisation, qui pourtant prônait l'amour du prochain, n'est pas parvenue à mettre dans le cœur de l'Africain, du moins le leader de l'Afrique dite « moderne » et « chrétienne », l'amour de son prochain :

Les rois païens mangeaient le taro préparé par Kirānga, Lequel priait pour la pluie qui faisait fleurir leur sorgho.

Les rois chrétiens, eux, mangent le pain cuit par Jésus-Christ,

Après quoi ils sortent le soleil qui massacre les champs de blé (« De la mission divine à la peste chrétienne », épisode 4).

Je termine par un *ashiii* !!! Ouf ! Eh oui ! Penser en kirundi et écrire en français, ce n'est pas évident, surtout quand il faut écrire une poésie. On aime à dire qu'il est difficile de traduire sans trahir. Mais il y a plus dur : traduire non pas des mots ; non pas des phrases, mais d'abord des rythmes, et puis toute une manière de voir et de célébrer le monde à travers la parole, toute une manière de concevoir et de produire la parole, tout un genre, tout un style, toute une philosophie du langage d'un peuple. Oui, écrire la poésie comme un homme qui a tété la langue rundi, la poésie rundi, c'est-à-dire « selon les schèmes des poètes du pays mien, le Pays des Nez », c'était cela le défi.

Enfin, *Les morts que l'on tue, leur parole*, revêt, sur les plans littéraire, socioculturel et idéologique, tous les aspects d'un manuel didactique.

Compte tenu de sa couleur stylistique, je recommande cet ouvrage aux élèves et aux étudiants. Toujours de ce point de vue, je le recommande aux professeurs des lycées comme à ceux de l'enseignement

supérieur. Et il sera utile aussi bien au Burundi qu'un peu partout dans le monde littéraire afro-francophone et afro-francophile : on y trouve, sous les draps d'un mariage heureux entre la tradition et la modernité, couchées une création littéraire interculturelle et toutes les manifestations de la poéticité depuis les images jusqu'aux symboles en passant par le rythme, et tout cela à la burundaise pour ne pas dire à l'africaine.

Compte tenu de sa thématique, je le recommande à tous les protagonistes de la belligérance en Afrique en général et dans la Région des Grands-Lacs en particulier. C'est un miroir ; c'est une invitation à l'auto-évaluation, à l'auto-inspection, à une prise de conscience sociale, économique, politique, diplomatique et géopolitique sur les avatars, les tares et le retard du continent le plus riche en sous-sol et en pauvreté.

L'auteur

**SONGES ET
TÉMOIGNAGES DE
BAKAMÉ**

*À toutes les victimes des assassins et des vengeurs
du Président Melchior Ndadáyè*

Bakamé

Bakamé, un cousin à moi, était, comme moi, né dans du lait plein les pots. En 1969, ses parents payèrent le prix des faux complots précurseurs de la chasse aux nez nains de l'année 1972.

Soit dit non en passant, le plan-directeur de cette chasse sera l'œuvre d'un gars atypique dont on dit qu'il marchait toujours en fixant fermement le ciel pour ne pas que sa haine envers les humains d'ethnie autre que la sienne qu'il croyait céleste ne se déverse pas de son ventre. Et par je ne sais quelle malignité, le gars en déficit de dignité parviendra à en rendre complices non seulement tout son clan qui pourtant ne l'avait pas mandaté, mais aussi tous les Tūtsi qui expieront les péchés conçus et commis par un type qu'ils n'avaient ni connu ni cautionné.

Après le départ de ses parents, Bakamé devra sa survie physique au pipi des rats, physiologique au caca des poux, psychique à l'espoir du retour de ses parents partis pour de bon régler leurs dettes innées et congénitales au « chef-lieu de la Commune ».

Comme gage de connaissances, Bakamé n'avait que dix bulletins, alors que dans les faits, surtout en connaissances littéraires, il vous chantait à n'en point finir les grands noms de biens de courants littéraires du monde entier.

Un de ces petits matins d'un hiver infernal atterrit dans mes mains depuis celles d'un facteur un courrier comprenant les songes et les témoignages de Bakamé. Il me demandait de l'aider à les porter à la connaissance du monde par mon intelligence connu.

Écrits oralement et en narrations poétiques, ses « cris », ainsi les appelait-il, narraient la décapitation de l'Etat et la Guerre des Nez qui en est née. Il me les envoyait de Tambila où il s'était exilé lorsque, en 1993, se recyclait la Guerre des Nez. Entrepôt de Burundais indésirables depuis le début de la Guerre des Nez, Tambila est situé au pays où nait chaque matin le soleil du Pays des Nez. C'est à l'extrême-est de la Région des Grands-Ladres.

Lettre de transmission

« Je t'envoie, cher cousin, mes songes sur les nuits de la genèse et mes témoignages sur l'exode. Tu les transcriras selon les schèmes des poètes du pays mien, le Pays des Nez. Oui ! Des feux vifs des Mille-Collines juchées sur les fosses communes me parviennent les eaux vives qui circulent dans mes veines ; mon pays coule dans mes peines qui circulent dans mes veines comme la Seine dans Verlaine.

« Je n'ai pas lu Marot ; je ne connais pas Ronsard ;

je n'ai appris ni Hugo, ni Verlaine ni Rimbaud. J'ai sous un baobab appris à compter les vers des strophes en écoutant chanter les psaumes dédiés aux vers des tripes. J'ai commencé l'essai des rimes assis sur le sable des dunes là où les empreintes indélébiles des caravanes des refusés sont témoignages de ma fuite devant les vrais amoureux de la haine.

« Ne t'étonne donc pas si j'écris avec les maillets de mes ancêtres les tambourinaires : je ne sais que gribouiller les noms et les sons des sacrés tambours ; je n'ai appris à écrire qu'au rythme des tambours ; je ne sais que tambouriner la taille et les couleurs des mots. Comme profs de strophes, je n'ai connu que les moniteurs du Collège Rural de la Houe. En suppléments complémentaires à ces certificats élémentaires, j'ai feuilleté les pages des livres piochés dans les épaves des rives, là où les pleurs des enfants n'atteignent pas les oreilles des mères gisant sous les écueils des mers. Par après j'ai lu et relu maints bouquins, surtout ceux publiés aux Presses Universitaires de la Vie.

« Riche de ces naines d'études, je n'ai créé les vers des strophes qu'en écoutant les vers des tripes depuis le ventre des vermines d'un orphelin des champs de mines. J'ai sillonné toute la terre à bord de mes pieds et de mes béquilles.

C'est pour cette tragique raison qu'il faut me lire en marchant. Ne me lis même pas, écoute-moi ; l'écrit que

je t'envoie dit les cris ; je n'écris pas, je cris. Et si me lire te met en délire, tant mieux. Et c'est à en féliciter les écoles et de la houe et de la rue et des pythons des forêts anthropophages et des fleuves sans ponts ni gués et des refrains des chants des requins ; je suis un cabri migrateur. Moi j'ai sillonné toute la terre munie d'un stylo à bille et de mes pieds mes béquilles que je portais en bandoulière d'où j'exhorte qui me liront à le faire en marchant. À l'heure où tu m'écoutes, je suis où ne poussent que les mouches : j'écris avec les pattes des mouches sur les ailes des moustiques.

« Dans mon nichoir de mouchoir le « bulēnde » comme on appelle nos maisons de cabris nomades, je fais mémoire du météore que fut Ndadáyè Melchior et j'entends toutes ces douleurs de la chair de nos chers que traversèrent tous ces fers et ces serres de Lucifer.

« Il venait d'être élu selon la leçon de La Baule, une première au Pays des Nez. Il sera par un faucon galonné talonné. Il finira dans un sac pour tout linceul et tout cercueil avant que le peuple ne réclame, sous les sifflements des sifflets et des serpents cyniques et sadiques, sa dépouille mortelle pour la rendre immortelle.

« Suivit l'atroce Guerre des Nez qui enrichit pendant plus d'une décennie l'achéron des Mille-Collines en transformant les communes en mille et une fosses communes.

« Ceux qui ensanglantèrent les sacristies

m'entendent aujourd'hui dire leurs prénoms et me croient ignorer leurs noms tablant sur le fait que j'étais encore très petit quand ils incendièrent les pédiatries. Ils ne savent pas que je sais que ce sont des pelotons de gloutons fagotés en peaux de moutons. Professionnels du tribalisme, ils enseignent le patriotisme. Ils sont ainsi les plus critiques quand il faut jauger l'éthique de la nouvelle ère politique qui nous a coûté des fleuves sangs. D'autres se jouent plutôt les prêtres : ils vous donnent et mangent Jésus sans confession ni contrition. Catéchistes d'énergumènes, ils vous dressent les catéchumènes. Ils mentent comme nonnes enceintes et pasteurs adultérins. Ils vous disent, ainsi, que les Tūtsi ont fusillé les Hutú et que les Hutú ont *machetté les* Tūtsi et qu'ils se doivent dans l'anonymat de se pardonner leurs âneries.

« Pourtant d'aucuns savent que c'est eux qui ont massacré le pays usant de leur pouvoir pour s'accaparer l'avoir après avoir assassiné le savoir de tout un peuple. Depuis 1993, ils ont fait couler des fleuves rouges sous des ponts blancs qu'ils ont dynamités, des ponts qui naguère liaient bien les nez de la différence. Pour responsables de ces crimes, ils ont choisi de charger les sorciers allemands et belges pourtant décédés et absents du pays depuis plus de trois-quarts de siècle !

« Faisant mémoire des sangs innocents que ces sans-esprits ont versés et du même coup fait verser ; des sangs sans ethnies ; des sangs sans races sans traces

dans les registres des greffiers ; en mémoire de tous ces sangs versés par tous ces gens qui n'ont ni race ni ethnie si ce ne sont celles des corps dont on a ablati les cœurs, j'ai dû laisser parler mon silence depuis mon nichoir au pays où naît tous les matins le soleil qui éclaire le Pays des Nez ; j'ai dû laisser éclater mes cœurs. Et ce faisant, j'ai choisi de donner la parole à mes morts que l'on a resserrés et dans la tradition du silence et dans l'habitude de la violence et dans le devoir de la déférence y compris envers la souffrance.

« Je me sentirais endetté envers les cabris africains croqués par les gloutons africains si je terminais cette lettre sans dire un mot aux Pères des Nations :

« Nos Pères des Nations qui êtes aux cieux,

En bêlant sur les exportateurs des indésirables des Grands- Lacs, je sais que vous allez me le faire payer le jour où sonnera le glas pour les bébés génocidaires par nature et par hérédité. Allez ! Le cadavre du cabri n'a pas peur du couteau ; faites de moi ce que bon vous semble !

« Tant que vous nous forcerez, nous, épaves des Grands- Lacs, à nous prosterner devant vos lois gribouillées par des doigts barbouillés, les koras de vos griots ne seront pas assez sonores pour étouffer les ténors hilares des cordons de nos cithares ; nous n'arrêterons pas de parler depuis les gouffres des cimetières où vous avez placé nos cadavres que vous continuez à assassiner.

« Tant que pour participer, nous, souffles de l’Afrique qui souffre, à la gestion de votre cité il nous faudra la sagacité des champions de la rapacité ; tant que vous ne pourrez nous employer que comme lécheurs de vos louches et chasseurs de vos mouches, majordomes de mangeurs d’hommes et singes d’applaudisseurs qui mangent par procuration pour jouir par transfert, la Méditerranée ne sera pas affamée.

« Tant que la survie des colombes sera toujours suspendue à leur devoir d’applaudir les faucons croquant leurs poussins sous la fêrule des Etats vachement gourmands de diamants, les hiboux auront beau ululer, les charognards beau pulluler, ils ne viendront jamais à bout de la détermination de ma cithare à relayer les cris des miens.

« À la fin tu te fais réveiller par les tintamarres d’un silence sur les marres de ces sangs où furent noyés les chiens coupables de leur "choix" d’être nés avec des nez de minets ou aiguisés comme des fusées.

« D’autres sont damnés dès la naissance car nés dans le berceau des diamants de la malédiction.

« D’autres se font traiter de cafres et se font guillotiner en *bismillah* soi-disant pour que soit restaurée la loi d’Allah selon Lui. Des chrétiens baptisées et confirmés font appel dans la chapelle à leurs piteux chapelets pour stranguler pauvres agnelets. D’autres prêtent serment, une main gentiment au cœur, l’autre caressant la sainte Bible pour gouverner nos

Etats avec la machette nucléaire, arme de destruction massive, et la mitrailleuse non-voyante, arme de destruction aveugle, avant de cracher sur le négrier et de chier sur le colon.

« Merci, cher cousin, de recadrer dans cette lettre les pas que j'aurais mal ajustés aux sons et aux rythmes drôles qui circulent dans mes pieds. Et merci de la publier, cette lettre de transmission aussi, et toujours selon le modèle des poètes des tropiques !

Réponse à la lettre de transmission de Bakamé

« Je rends hommage aux professeurs des écoles qui t'ont recréé ; j'ai été subjugué par l'intelligence de ton cri. Et tu me demandes d'en retoucher certains de ses passages avant de le rendre public.

« Cher cousin, je n'en suis pas à la hauteur ; tu sais où tu m'as laissé : après la mort de la peur de donner gratuitement la mort, mon école a rendu son âme. Quand je quittai mon pays qui avait oublié d'être ma patrie, je partais dans ma poche avec six bulletins scolaires. De pays en pays j'ai progressé pour finir par déposer le restant de ma vie en Pays du Poulet Blanc.

« Je ne suis pas allé plus loin en matière de connaissances des langues qui nous ont « civilisés » ; je ne suis pas mieux que toi. Seulement toi tu es un cabri noir vivotant aux milieux des cabris noirs, moi un corbeau noir vivant parmi les corbeaux blancs. Toi et moi sommes des épaves. Ma chance est d'avoir déposé le restant de mes ailes dans un nid où trouver un manger n'est pas toujours un enjeu. Mon autre atout est de m'être posé dans les cimes d'un baobab où remuer sa plume ne vous fait pas choir sur l'enclume ; ici déposer un témoignage ne conduit pas à l'abattage.

« Ne t'en fais donc pas, je ferai de tout cela atouts pour faire relayer ton dit-tout, le cas échéant par la main d'un ami des Poulets Blancs originaire des Milles-Collines qui a gardé le génie poétique de la langue que nous avons tétée et dix fois plus lettré que nous deux réunis en langue qui nous a colonisés. Il s'appelle Kirahágazwe. Il pourra assurément m'épauler dans le relai de ton cri. Certes en une langue que toi et moi n'avons pas tétée, mais comme tu l'as voulu, dans une poésie écrite par les doigts et les maillets de nos ancêtres les tambourinaires.

« À travers ton cri, les âmes des anges engloutis dans les tourbillons cycliques des fleuves de sangs intarissables depuis au moins six décennies pourront entendre enfin les barytons de nos marathons ; à travers les grands épisodes de l'exode urbain de 1993 tels que

tu les racontes dans tes songes et témoignages, je vais porter au loin ton cri en mémoire de tous les sangs victimes de leurs nez nains ou aiguisés comme des fusées ».

Je me suis réveillé mort !

-1-

« Et je vis François Mitterrand dans un lycée de La Baule surveillant méticuleusement un concours de philo. Soumis aux impétrants venus des écoles de dictatures allongées des mandatures, le sujet portait sur les baromètres des paramètres des libertés.

« Tous réussirent avec brio et s'engagèrent à fructifier leurs certificats de philo. Mitterrand ovationna ses hôtes plus que ridicules à se casser les testicules !

« Peu après l'épreuve de La Baule, le corps et l'âme de Mitterrand signèrent le divorce. J'entendis alors crier le sang d'un coq trop zélé : reconnu coupable d'avoir pleuré la mort de François Mitterrand et d'avoir appliqué la démocratie sans en référer aux techniciens de la tropicalisation de La Baule, Ndadáyè venait d'être étêté.

« En vérité, la leçon apprise à La Baule n'avait pas duré plus d'une lune dans les cerveaux des caveaux des droits et des libertés. Déjà avant de s'envoler à La

Baule, les candidats à l'épreuve de philo avaient rénové les abattoirs de leurs panthéons. À leur retour dans leurs bois, le trophée de leçon de La Baule se retrouvera génétiquement modifié, avant d'être méthodiquement pétrifié pour être cyniquement liquéfié en un poison sadiquement magnifié. Ils la dénommeront, leur alchimie, " Démocratie de l'Authenticité", entendez « de l'Africanité ».

« Oui, "Authenticité" !

Parce que leurs limousines qui viennent de quitter les usines ;

Parce que leurs extra-extravagants gros cylindrés

Qui roulent sur les boulevards Nudité et Mendicité ;

Qui détournent les oreilles et les yeux des sourds-aveugles nés,

Ils n'ont rien d'occidental ; ce sont les *tchukudu*² de l'africanité !

« Oui, "Authenticité" !

Parce que quand ils se vautrent à bord de leurs jets privés

Pour aller subir vidanges dégraissages et autres massages

Dans les bordèles de Babel et autres saunas de Sodoma,

Ça s'appelle odysées modestes et pèlerinages de

² En R.D.C., trottinette de fabrication artisanale, toute en bois même la roue